

La *LETTRE* Novalis



Supplément à la *Lettre* bimestrielle n°43

Février-mars 2013

XAVIER MARMIER



DES SOIRÉES D'ALLEMAGNE.

On a tant parlé de cette tristesse que l'on éprouve à se reporter vers un passé que l'on regrette, à faire revivre dans sa mémoire des jours qui ne sont plus, qui peut-être ne renaîtront plus. Et cependant elle est douce cette tristesse quand elle revient s'emparer de l'âme ; elle la nourrit, elle l'empêche de sentir le vide de tant de choses. Puis voyez : si le présent trompe vos espérances, si l'avenir est encore trop sombre pour arrêter vos

regards, ne faut-il pas chercher votre refuge dans le passé ? Là du moins se retrouvent tous ces éclairs de bonheur, toutes ces joies furtives qui ont de temps à autre traversé votre vie ; là sont vos amitiés d'enfance, vos rêves de jeune homme ; là se montrent encore avec leur nature intime, et les causeries de famille, et les premières leçons de votre père, et les chastes caresses de votre sœur. Vous fuyez ces affaires qui vous obsèdent ces jours qui vous pèsent, ces hommes qui vous jouent et votre imagination vous reporte à cette époque de paix et de bonheur, votre front chauve se recouvre de sa première chevelure blonde ; votre regard devient vif et joyeux, votre âme se rajeunit et se retrempe ; vous vous enveloppez de vos souvenirs, comme un roi d'Orient avec son manteau de pourpre, comme une chrysalide avec son linceul de soie. Hélas ! c'est que le souvenir est une Coupe d'or, où chaque fleur que nous cueillons dépose son parfum et ses fraîches corolles. C'est que le souvenir est un sanctuaire où toutes nos joies retournent plus pures, où toutes nos affections s'arrêtent dégagées du pouvoir des sens, doux et gracieux fantômes dont la voix résonne si mélodieusement, dont le regard est doué de tant de charme. Le présent se traîne lourd et grossier dans toutes les pénibles occupations de la vie, dans tout le tumulte des passions ; l'avenir se déroule d'une manière vague et confuse, chaque jour, chaque heure nous en amène une partie, mais qui sait comment sera le reste ? L'avenir ressemble à ce large lac que vous allez regarder le soir. Après de vous l'onde apparaît encore claire et tranquille, l'onde s'argente aux rayons de la lune, et murmure doucement à vos pieds. Mais là-bas où votre œil ne peut encore pénétrer, là-bas où le nuage est si gros et si sombre, qui vous dit qu'il n'y a pas une tempête, un écueil, une barque entrouverte, un naufrage ! Parlez donc du passé ; le passé n'est plus de ce monde, mais n'appartient pas encore à l'autre ; le passé retourne à Dieu, mais il nous entraîne avec lui. Le passé, c'est l'idéal, dont l'avenir ne sera peut-être qu'un vain rêve, et le présent une triste réalité.

Vous m'avez rappelé aux soirées d'Allemagne, pardonnez-moi de vous faire tout ce long préambule. Mais ces soirées sont aussi quelque chose qui m'a rendu bien heureux, et que je ne retrouve plus ; parfois seulement, quand je suis seul dans ma chambre, las des nouvelles déceptions que j'ai moissonnées dans le jour, des nouvelles amitiés qui se sont brisées comme un verre fragile entre mes mains, des nouvelles gens qui ont entrouvert l'épiderme d'emprunt qui les recouvre, et m'ont fait voir leur cœur mauvais, leur âme saignante ou blasée, je tâche de fermer les yeux à toutes ces misères et de m'en

retourner encore dans ces maisons d'Allemagne où je trouvais des amis vrai, et des âmes pleines de sève et de jeunesse. Si je pouvais vous raconter ces soirées comme je les ai vues, sans faste, sans bruit, sans éclat, ces bonnes soirées, avec leur ton naïf et flegmatique, il y a bien des gens qui pourraient en rire ; car ce n'était rien, mon Dieu ! rien du tout. La plus humble soirée que donne un notaire de petite ville, un marchand de vin, serait auprès de nos soirées d'Allemagne comme une grande dame qui va à la cour à côté d'une pauvre jeune fille qui vend des bouquets de violette.

Par exemple ce qui nous arrivait souvent, c'était de nous réunir à huit heures en hiver, auprès d'un grand poêle en terre cuite, qui portait jusqu'au plafond une belle statue de la *Pitié*. Là se trouvaient tout à la fois père, mère, frères et sœurs, et moi, pauvre étranger, auquel la famille allemande tâchait de rendre une famille. Le père avait travaillé tout le jour assidûment dans son comptoir; de ses cinq enfants les uns avaient été ses adjoints fidèles, les autres étaient allés à l'école, et leur mère, en bonne femme allemande, avait veillé aux soins du ménage, reçu quelques visites et tricoté son bas. Maintenant l'heure était venue de se retrouver tous ensemble ; alors l'on ne prétextait pas une occupation importante pour s'en aller faire une partie de billard ; l'autre ne songeait pas encore qu'il pouvait être mieux dans son cercle de joyeux camarades qu'auprès de ses parents. On posait la théière sur la table, on jetait du bois au feu, et nous entendions paisiblement souffler le vent du nord. Quelquefois nous nous mettions tous en rond autour de la table et nous lisions. Nous lisions les *Paraboles de Krummacher*¹, *Hermann et Dorothee*, un conte de l'*Urania*², une comédie de Kærner³, ou les poésies lyriques d'Uhland, ou la *Genoveva* de Tieck⁴. Quand c'était le tour des autres personnes

¹ [Friedrich Adolf Krummacher, écrivain allemand (1767-1845) dont Xavier Marmier a traduit et publié quelques unes de ses *Parabeln: Nouveau choix des paraboles de F. Krummacher*, Paris, 1836.]

² [Célèbre almanach, publié à Leipzig : « L'*Urania* est toujours attendu avec la plus vive impatience par le public allemand, surtout depuis une suite d'années que M. Louis Tieck, le seul survivant des poètes vétérans de l'époque glorieuse de Goethe, Schiller, Jean-Paul, y fait insérer chaque fois une nouvelle à la façon des *novales exemplares* de Cervantès, et dont le but est d'exposer des principes d'art, de vie sociale, des théories poétiques », in « Le vieux livre et Louis Tieck », *Revue des États du Nord*, 1836.]

³ [Theodor Kærner, dramaturge et poète allemand, né à Dresde en 1791, mort en combattant les armées napoléoniennes, en 1813.]

⁴ [*Leben und Tod der heiligen Genoveva*, (*Vie et mort de sainte Geneviève de Brabant*), 1799.]

de lire, on avait bien soin d'articuler lentement et distinctement chaque mot, chaque syllabe, afin de me rendre le sens de la phrase intelligible. Quand c'était le mien, on corrigeait mes fautes de prononciation, on m'expliquait ce que je ne comprenais pas.

Puis nous prenions le thé, et nous faisons une pause de lecture, un marquetage [*sic*] de conversation. Nous entendions la voix du *Nachtwächter* (gardien de nuit) qui criait les heures, et quand une fois nous en étions venus à parler de ce pauvre homme qui s'en allait ainsi par le froid, par la nuit, exercer son rude métier, nous nous trouvions bientôt auprès du voyageur errant sans connaître son chemin, à travers les neiges, auprès du vieillard indigent, qui se couche sur son grabat, et ne peut se garantir du froid.

Souvent notre entretien revenait sur l'histoire de nos dernières guerres, sur ces grands événements dont mes hôtes avaient été témoins. On me racontait cette horrible bataille de Leipzig⁵, ce pont brisé, ces milliers d'hommes engloutis par les eaux ou massacrés par le fer ennemi. On n'enterrait pas alors les cadavres un à un, mais par charretées ; les hôpitaux regorgeaient de morts et de blessés ; les maisons particulières ressemblaient à des hôpitaux ; chaque jour le tombereau faisait sa tournée, et chaque jour il s'en allait conduire au cimetière sa lourde charge. Si jamais vous parcourez les plaines qui environnent Leipzig, vous verrez de distance en distance des monticules recouverts d'une herbe épaisse. Inclinez-vous et saluez ; il y a là bien des braves qu'une mère pleure peut-être encore aujourd'hui.

Les Saxons avaient beaucoup souffert de tous les passages de troupes, de tous les impôts auxquels on les assujettissait. Les habitants de Leipzig paient maintenant encore, en 1833, une contribution extraordinaire pour acquitter les dettes de 1813. Mais ils ne se montrèrent pas un instant infidèles aux devoirs de l'hospitalité. Les Français furent traités chez eux comme des frères. Les uns étant guéris s'en revinrent dans leurs foyers ; les autres ne trouvèrent qu'un tombeau là où ils étaient venus chercher de la gloire : et les Saxons donnèrent aux premiers un baiser d'ami, et aux autres une larme. Quand les alliés envahirent la Saxe, la position de nos malheureux compatriotes qui se trouvaient là, blessés, devint horrible, et celle de leurs hôtes assez difficile ; car un grand nombre d'officiers russes et cosaques, n'écoulant que leur haine particulière, leur soif de vengeance, oubliaient envers des ennemis vaincus tout sentiment de

⁵ [Des 16 au 19 octobre 1813.]

générosité. Alors on vit des soldats d'Alexandre arriver en despotes dans leurs logements, et réclamer pour eux d'un air qui ne souffrait point de réplique, le lit réservé à nos pauvres malades ; d'autres ne se conduisirent pas comme des êtres civilisés, mais comme des cannibales. La bonne veuve chez laquelle j'ai passé à Leipzig une année de paix et de contentement que je ne puis oublier, avait dans sa maison, à l'époque où cette ville tomba au pouvoir des alliés, un capitaine d'infanterie français dangereusement blessé. Un officier russe arrive chez elle, le sabre à la main, et dans un transport de fureur, auquel on a tant de peine à croire, s'écrie : vous avez un Français chez vous, il faut que je le tue. Cette femme, cette mère de famille, à laquelle, en d'autres moments, le bruit d'une feuille eût pu faire peur, devenue tout à coup héroïque, se jette au-devant de ce forcené et l'empêche de passer plus loin. Après cela le capitaine français mourut de ses blessures, et sa mère reçut un jour tout ce qu'il laissait, ses épauettes et sa croix d'honneur.

Quand nous avons ainsi là causé jusqu'à dix ou onze heures du soir, on se levait à regret, on échangeait lentement et parfois à plusieurs reprises un bonsoir affectueux, un serrement de main, et l'on se quittait avec l'espoir de se retrouver bientôt.

D'autres fois j'allais dans une société de jeunes gens ; ils étaient sept ou huit, ayant chacun un jour pour se voir, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Là, tout en fumant un bon cigare de la Havane, nous causions littérature, voyages, rarement politique, ou c'était de la politique bien douce. Quelques-uns d'entre eux avaient été en France, et en vantaient les sites, les mœurs, l'urbanité ; car ils ne s'imaginaient pas encore, les bons Allemands, que pour avoir le véritable patriotisme, il faut savoir ne rien reconnaître de bon chez les étrangers. D'autres étaient amoureux, et c'était une délicieuse chose d'entendre des jeunes gens de vingt et vingt-cinq ans raconter tant de chastes et naïves émotions. Hier au bal ils avaient peut-être dansé la polonaise avec leur bien-aimée, où ils avaient eu le bonheur de s'asseoir quelques minutes auprès d'elle, ou aujourd'hui elle leur avait souri. Il y avait dans ces descriptions d'amour vrai, d'amour vierge, de quoi faire rire de pitié tous nos Lovelaces modernes, qui en sortant du collège affectent déjà un profond mépris pour les femmes, et qui n'ont pas reçu deux billets doux de grisettes sans se dire entièrement blasés.

Un jour un de nos jeunes Saxons venait de passer sa thèse et de prendre le grade de docteur ; il fallait qu'il payât dans cette circonstance le tribut d'usage, qu'il fit préparer le *festin* (le *Schmaus*).

Nous nous trouvâmes une trentaine réunis chez un cabaretier qui a l'entreprise des repas d'étudiants, comme il y en a chez nous qui ont celle des banquets patriotiques. Il y avait là des Italiens, des Polonais, des Grecs, des Espagnols, des hommes venus de toutes les nations pour suivre dans une université allemande un cours de médecine ou de jurisprudence. Quelques-uns d'entre eux, renommés pour leur talent musical, entonnèrent un chant, dont nous répétâmes tous en chœur le refrain. Puis la conversation se développait vive, franche, variée et chaleureuse à mesure que le nouveau docteur faisait couler le vin du Rhin et lorsque l'un de nous, se levant, porta un toast à l'alliance de toutes les nations, représentées par toutes ces jeunes têtes, il y eut tant de cris de joie et d'acclamations, qu'à ce vacarme une police comme celle de Paris n'eût pas manqué d'accourir avec un bon renfort de gendarmes et de sergents de ville. Alors, en faisant vibrer nos verres l'un contre l'autre, nous tranchions bien mieux que M. de Talleyrand, la question de la Hollande, la question de la Pologne, de l'Italie, de la Turquie, et toutes les questions ; car tous les peuples ne nous apparaissaient plus que comme une grande famille, et jamais le système de paix universelle, défendu avec tant de généreux arguments par M. Sellon⁶, ne reçut une sanction plus complète.

Notre *Schmauss* dura six heures, après quoi il fut bien arrêté, si je ne me trompe, que Goethe était le plus grand écrivain de l'Allemagne, mais que notre docteur avait beaucoup plus de génie que Goethe.

D'autres soirées m'attiraient encore chez un homme pour lequel j'avais une grande vénération. C'était un homme très-studieux et très-instruit ; il avait fait en littérature des ouvrages d'une haute portée, et jamais il ne songeait à se montrer comme littérateur. Il avait recherché dans la poussière des vieilles bibliothèques de vieux livres que l'on croyait perdus, de vieilles éditions qu'il faisait revivre avec un texte pur et de savants commentaires, et jamais il n'avait eu l'idée de se croire érudit. L'étude était son goût favori, sa plus constante et sa plus douce occupation. Il s'y livrait avec âme et bonheur ; puis, quand il avait bien réfléchi, compulsé, mis en ordre nombre de données sûres, et de riches matériaux, peut-être songeait-il que le fruit de ses longues et patientes recherches pouvait être utile à publier, et alors il écrivait. Écrire était pour lui une chose si sérieuse

⁶ [Jean-Jacques de Sellon (1782-1839), philanthrope suisse d'origine française, fondateur de la Société de la paix de Genève.]

et si bien raisonnée ! Jamais vous ne lui auriez fait croire qu'il se trouvait des gens capables d'écrire à tout propos, sans y mettre plus d'importance et de réflexion qu'il n'en faut pour tailler une plume et prendre un cahier de papier. La littérature était à ses yeux une œuvre solennelle, une sorte de mission. Oh ! il n'aurait pas compris que l'on pût en faire un indigne trafic, un métier.

Quand nous allions chez lui, notre bonheur était de l'entendre parler d'art ou de littérature ; nous le mettions sur l'histoire d'une époque, sur la vie d'un poète, et alors il nous faisait un cours improvisé, il nous racontait avec une grâce admirable tout ce qu'il avait lu, tout ce qu'il savait. Son récit était simple, gracieux, sans emphase ; ce n'était point celui d'un homme vaniteux qui cherche à briller, mais celui d'un savant modeste, qui répond à un désir manifesté par ses amis. Nous l'écoutions tous avec un profond silence, et alors ses beaux enfants l'écoutaient aussi avec un sentiment de fierté, et sa femme avec un indéfinissable mélange de pudeur et d'orgueil : sa femme, véritable type de la femme allemande ; savante et modeste, faisant de la tapisserie, et rêvant peut-être à la plus belle tragédie de Schiller, ne parlant presque pas, et lorsqu'elle prononçait quelques mots, étonnant tout le monde par la justesse ou la profondeur de son observation. Je la voyais faisant avec une grâce charmante les honneurs de sa maison, préparant le thé, surveillant l'ouvrage de ses filles. Si une dame venait lui rendre visite, vous l'eussiez prise pour une personne bien niaise ou bien ignorante, à la voir s'entretenir si bonnement de ferme, de laitage, de jardin ; mais il ne vous eût pas fallu l'interroger long-temps sur la littérature de son pays, sur une belle peinture, sur un opéra, pour retrouver sous cette simple enveloppe des connaissances variées.

Quelquefois nous passions là notre temps à regarder des collections de gravures, les beaux tableaux du moyen âge lithographiés sur papier de Chine, le magnifique plan du dôme de Cologne, publié par les frères Boissérée⁷ ; les anciens costumes allemands, dessinés par une communauté de religieuses ; les vieux livres populaires de Nuremberg avec leurs naïves gravures sur bois.

Cet homme dont je vous parle était riche, et sa fortune lui venait d'une manière assez romanesque pour que je vous la raconte. Il étudiait à vingt ans, la jurisprudence à l'université de Berlin. Une

⁷ [Sulpiz (1783-1854) et Melchior Boissérée (1786-1851). Xavier Marmier fait allusion à l'un de leurs ouvrages majeurs : *Description de la Cathédrale de Cologne*, Paris-Munich, 1823-1832.]

dame très-riche, la veuve du comte de H..., le prit pour donner des leçons de français à sa fille. Les deux jeunes gens s'aimèrent : lui n'osait déclarer son amour, car il se croyait trop pauvre pour pouvoir jamais épouser la jeune comtesse. Elle aussi se taisait ; mais il y avait dans cet amour caché, dans cette intelligence mystérieuse de ces deux jeunes âmes beaucoup plus de force et de durée qu'il n'y en eût peut-être dans des relations ouvertes, dans un langage expansif. Au bout de quelque temps la mère découvrit cette naïve affection, et faisant venir le jeune homme auprès d'elle : écoutez, Ludwig, lui dit-elle, ma fille vous aime ; je vous le dis, car je vous connais trop bien pour vous croire capable d'abuser d'un tel aveu. Mais ma fille ne peut être à vous, et votre absence est le seul remède à employer pour la guérir de son amour. Partez, Ludwig, j'ai un frère en France, qui vous recevra comme son enfant ; partez, je vous en conjure, j'aurai soin de vous, je vous suivrai de loin, je serai pour vous comme une mère...

Le pauvre Ludwig n'avait rien à objecter que son amour, son chaste, son véritable amour ; mais il comprit que c'était trop peu pour rompre les barrières de la fortune et de l'aristocratie, et il partit sans revoir sa bien-aimée, sans obtenir d'elle un mot de consolation, un regard d'encouragement. Le matin, quand tout dormait encore, il passa sous ses fenêtres, puis, essuyant une larme furtive, il courut au bureau des diligences, et la voiture l'entraîna rapidement du côté de Paris. Six mois se passèrent, pendant lesquels Ludwig, au milieu de toutes les distractions que le frère de la comtesse cherchait à lui faire prendre, ne put renoncer un seul instant à ses doux et gracieux souvenirs d'amour. La comtesse lui écrivait de temps à autre ; mais il crut s'apercevoir que ces lettres devenaient toujours plus froides et plus embarrassées. Dans le commencement elle lui donnait des nouvelles de sa fille, ensuite elle en parlait moins, et puis elle n'en parla plus. Le malheureux s'imagina sans peine qu'elle allait se marier, qu'elle était à jamais perdue pour lui, et rien n'égalait le désespoir avec lequel il nourrissait, au milieu d'un monde étranger, d'une foule d'êtres indifférents, cette triste, cette douloureuse réflexion. Déjà il avait retourné dans sa tête tous les résultats possibles d'un tel mariage, sans y voir rien autre chose pour lui qu'une lente consommation ou un prompt suicide, lorsqu'un jour le fouet d'un postillon résonne sous sa fenêtre. Un homme saute à bas de son cheval, monte rapidement les escaliers, et lui remet une lettre. Elle ne contenait que ces mots :

« Ludwig, c'est moi qui vous ai fait partir, c'est moi qui vous rappelle. Venez au nom du Ciel, ne perdez pas une minute. Mon

banquier vous donnera tout l'argent dont vous aurez besoin. Mais prenez la poste et venez ; c'est une mère qui vous en prie au nom de ses larmes et de ses angoisses. »

Ludwig se hâte de se mettre en route, prévoyant vaguement ce qui le fait rappeler. Il devance toutes les postes, tous les courriers ; il arrive en cinq jours à Berlin, court chez la comtesse qui vient au-devant de lui en pleurant et le conduit auprès du lit de sa fille.

La bien-aimée de Ludwig était malade de douleur, malade d'amour, et après avoir employé tous les remèdes physiques et moraux, toutes les tisanes et tous les voyages, les médecins avaient été forcés de reconnaître l'impuissance de leur art auprès de cette ténacité d'âme, et le dernier, le seul parti à prendre pour la sauver, était de faire revenir le pauvre étudiant de Berlin. La jeune fille le vit apparaître avec une sorte d'égarement ; c'était pour elle comme un songe étrange, comme une révélation d'un autre monde ; il y avait de la folie dans le premier regard qu'elle jeta sur lui, et de la fièvre dans le sourire qu'elle lui adressa. Et puis elle se calma, son imagination en revint à des idées plus douces et plus naturelles, son âme recouvra peu à peu l'espérance, et puis la force morale et la force physique. Deux jours après elle se levait pour recevoir son Ludwig, elle l'écoutait parler avec des transports de joie, elle le regardait avec enivrement, jamais il ne lui avait paru ni si bon ni si beau.

Pauvre Ludwig, disait-elle, en appuyant sa blanche main sur son épaule, tu as donc bien souffert, et elle oubliait qu'elle-même avait été conduite par sa souffrance aux portes du tombeau.

Elle reprit avec lui ses leçons de français, ses exercices de musique, et quelques mois après avoir été si malade, elle se promenait fièrement sous les tilleuls de Berlin, donnant le bras à son mari, à son Ludwig.

Mais ce que je regrette plus encore que tout ce dont je viens de vous parler, ce sont quelques heures passées dans une famille bourgeoise allemande à écouter de la musique. Il n'y avait pour cela ni apprêts, ni invitation, rien que la famille réunie au complet, rien que le piano dans un coin de la salle, et vis-à-vis un canapé pour s'asseoir tout à son aise. Notre musicienne était belle ; non, ce n'est pas assez de dire qu'elle était belle : il y avait dans sa démarche une grâce nonchalante que je ne sais comment dépeindre, et sur son visage une expression de douceur et de mélancolie admirable ; elle avait les yeux noirs, mais le visage pâle comme un marbre ; elle était grave, et, cependant pleine de prévenance ; elle avait pour tout le monde un sourire bienveillant, mais parfois ce sourire faisait mal : car

elle semblait le donner par un sentiment naturel de générosité, et non pas sans un certain effort. Jeune fille, elle avait vu mourir son père ; jeune femme, elle avait perdu son premier enfant, et toute son existence se résumait dans la perte de ces deux êtres : l'un sur lequel se reposait sa vie passée, l'autre sur qui planait sa vie à venir. Son âme était devenue triste, non pas de cette tristesse morne et importune, qui ride le front et fait grimacer les lèvres ; mais de cette tristesse résignée qui jette tant de suavité sur le visage, de cette tristesse patiente et courageuse que les Allemands expriment si bien avec leur mot *Wehmuth* ! Elle n'eut pas voulu danser dans un bal, chanter dans un concert ; mais on ne se lassait pas de la voir dans le cercle étroit où elle pouvait déployer toute sa grâce, toute sa bonté de caractère.

Ainsi quand nous étions chez elle, le soir, toute sa famille réunie et moi, elle ne se faisait pas long-temps prier pour chanter. Elle allait prendre ses cahiers de musique ; son frère se mettait d'un côté du piano, sa sœur de l'autre, et nous entendions des chants délicieux. Non, ce n'étaient pas des valse, des contredanses, des airs que l'on fredonne en riant ; mais des morceaux pleins de tristesse et de religion, des morceaux que l'on n'écoutait pas sans être ému, et sans découvrir au fond de son âme des sources d'idées mystérieuses, de joies intimes, auxquelles jamais auparavant on n'avait pu songer. Combien de fois, en écoutant ces douces mélodies, j'ai rêvé tout ce que le catholicisme nous apprend des concerts éternels, tout ce que l'Écriture nous dit des Juifs exilés et de leurs harpes suspendues aux saules du rivage ! Il y avait aussi un indéfinissable sentiment de plaisir et de mélancolie à contempler cette jeune femme, si belle et si pâle, qui par la magie de son chant nous emportait vers un monde idéal, et qui tout à coup, cédant elle-même à son émotion, trahissait sa faible nature par une altération dans la voix, par une larme dans les yeux.

Souvent nous revenions sur le même morceau ; ce n'était pas assez de l'entendre plusieurs fois par semaine, il fallait qu'elle nous le donnât plusieurs fois dans la soirée. Et quand elle avait fini, nous n'allions point papillonner autour d'elle et lui prodiguer de vains éloges. La plupart du temps nous ne disions rien, car nous écoutions encore. Après tout, notre musique se terminait chaque jour par le même morceau, par une chanson bien simple et bien naïve, qui commence et finit par ce mot *gute Nacht* (bonne nuit) ! Mais c'était notre pensée d'ami formulée en vers et en accords ; c'était ce compliment banal exprimé avec âme et sincérité. Alors, quand elle se levait, vous n'eussiez pas dit qu'une femme venait de chanter, mais

qu'un ange avait plané sur nous, et que sa voix cessait de se faire entendre avec ces paroles de paix, avec ce dernier souhait, bonne nuit !

Et maintenant, mon ami, il faut que je vous le dise, je ne me plais plus guère aux soirées du grand monde et aux soirées musicales ; mais quand je me retrouve seul au coin de mon feu, les pieds sur le chenet et la tête appuyée sur ma main, il m'arrive bien souvent de me croire encore en Allemagne, et de murmurer le dernier mot de cette chanson : *Gute Nacht ! – Gute Nacht !* mon ami, je ne vous ai parlé aujourd'hui que de nos soirées d'hiver. Une autre fois, si cela peut vous faire plaisir, j'en viendrai à celles d'été.

Xavier Marmier, « Des soirées allemandes », in *Nouvelle Revue germanique*, 1833.

Après plusieurs séjours en Allemagne, dont le premier à Leipzig où il se mit à l'étude de la langue allemande, Xavier Marmier (1808-1892) deviendra le principal rédacteur de la *Nouvelle Revue germanique*, créée en 1829 par le philosophe Joseph Willm, et c'est à ses traductions de Novalis (1832-1833) qu'il doit d'être reconnu comme le premier introducteur en France de l'œuvre du poète romantique allemand.



Ce supplément de la *Lettre Novalis* n°43 est une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2013